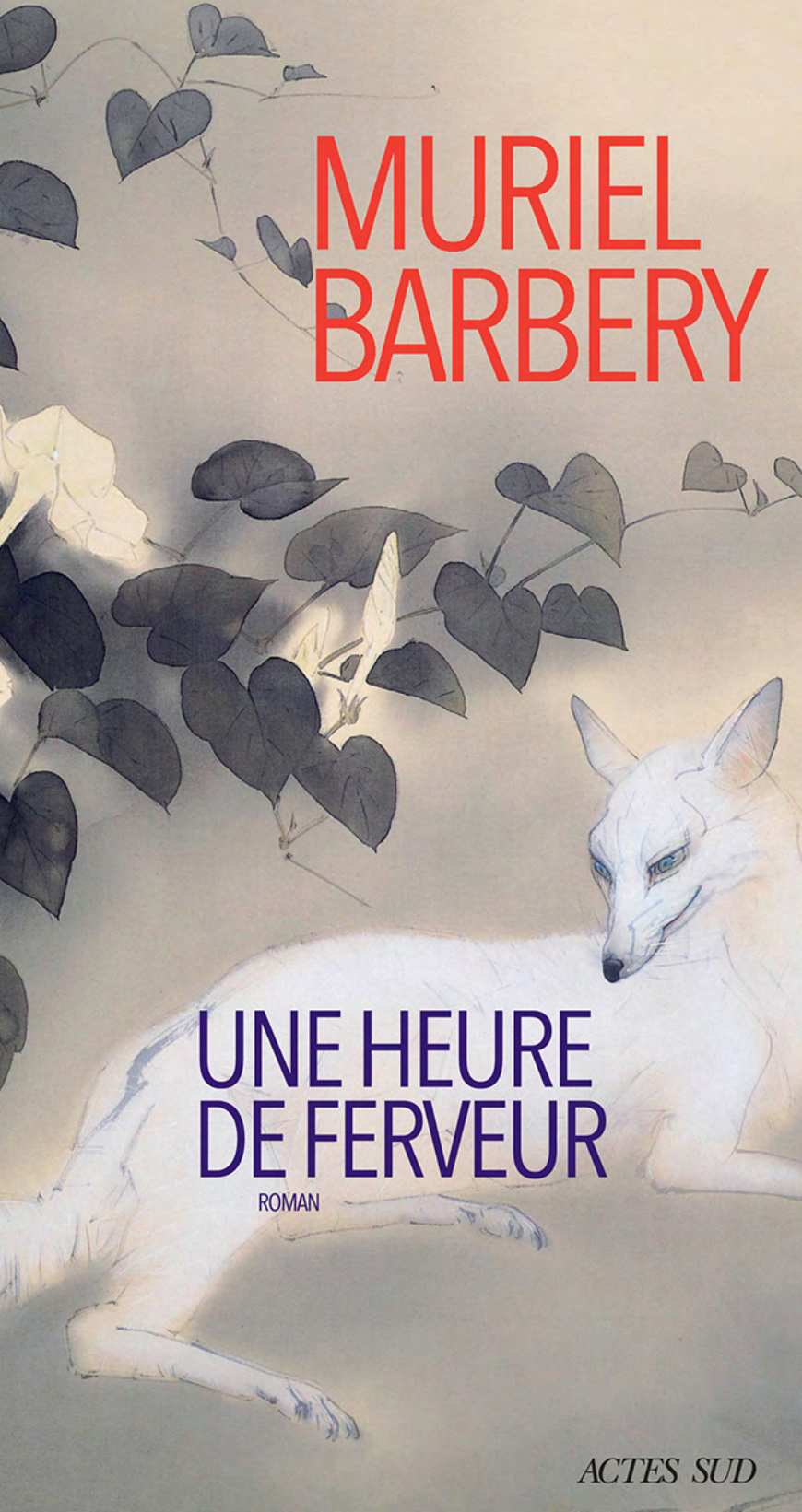
MURIEL BARBERY



UNE HEURE DE FERVEUR

ROMAN

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

UNE GOURMANDISE, Gallimard, 2000 ; Folio n° 3633.
L'ÉLÉGANCE DU HÉRISSON, Gallimard, 2006 ; Folio n° 4939.
LA VIE DES ELFES, Gallimard, 2015 ; Folio n° 6569.
UN ÉTRANGE PAYS, Gallimard, 2019.
UNE ROSE SEULE, Actes Sud, 2020 ; Babel n° 1816.
LES CHATS DE L'ÉCRIVAINE, Éditions de l'Observatoire, 2020.

Illustration de couverture : Hashimoto Kansetsu, *Soirée d'été* (détail), 1941

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-16827-8

MURIEL BARBERY

Une heure de ferveur

roman

à Chevalier

à celles et ceux de Kyōto
Akiyo, Megumi, Sayoko 🎗
Keisuke, Manabu, Shigenori, Tomoo
Kazu, Tomoko

et Éric-Maria

Mourir

À l'heure de mourir, Haru Ueno regardait une fleur et pensait : Tout tient à une fleur. En réalité, sa vie avait tenu à trois fils et le dernier, seulement, était une fleur. Devant lui s'étendait un petit jardin de temple qui faisait vœu de paysage miniature parsemé de symboles. Que des siècles de quête spirituelle aient abouti à cet agencement précis l'émerveillait – tant d'efforts tendus vers une signification et, à la fin, une pure forme, pensait-il encore.

Car Haru Ueno était de ceux qui recherchent la forme.

Il savait qu'il serait mort bientôt et il se disait : Enfin, je suis accordé aux choses. Dans le lointain, le gong du Hōnen-in résonna quatre fois et l'intensité de sa propre présence au monde lui donna le vertige. En face de lui, le jardin clos de murs passés à la chaux blanche, surmontés de tuiles grises. Dans le jardin, trois pierres, un pin, une étendue de sable, une lanterne, de la mousse. Au-delà, les montagnes de l'Est. Le temple, lui, s'appelait le Shinnyodō. Pendant presque cinq décennies, chaque semaine, Haru Ueno avait parcouru le même circuit – il allait

au temple principal sur la colline, traversait le cimetière en contrebas et revenait à l'entrée du complexe dont il était un important donateur.

Car Haru Ueno était très riche.

Il avait grandi en observant la neige tomber et fondre sur les pierres d'un torrent de montagne. Sur une rive était arrimée la petite maison familiale, sur l'autre une forêt de grands pins dans la glace. Pendant longtemps, il avait cru aimer la matière – la roche, l'eau, les feuillages et le bois. Quand il avait compris qu'il aimait les formes que prenait cette matière, il était devenu marchand d'art.

L'art : l'un des trois fils de sa vie.

Bien sûr, il n'était pas devenu marchand en un jour, il avait fallu le temps de changer de ville et de rencontrer un homme. À vingt ans, tournant le dos aux montagnes et au commerce de saké de son père, il avait quitté Takayama pour Kyōto. Il n'avait ni argent ni relations mais il possédait une fortune peu commune : bien qu'il ne connût rien du monde, il savait qui il était. C'était le mois de mai et, assis sur le sol de bois, il entrevoyait l'avenir avec une clarté proche de la lucidité du saké. Tout autour bruissait le complexe de temples zen où un cousin moine lui avait négocié une chambre. La rencontre entre la puissance de sa vision et l'immensité du temps lui donnait le vertige. Cette vision ne disait ni où, ni quand, ni comment. Elle disait : Une vie consacrée à l'art. Et encore : Je réussirai. La chambre donnait sur un minuscule jardin

ombreux. Au-delà, le soleil dorait les chaumes des grands bambous gris. Parmi les hostas et les fougères naines poussaient des iris d'eau. L'un d'eux, plus grand et plus gracile que les autres, oscillait dans la brise. Une cloche, quelque part, sonna. Le temps se dilua et Haru Ueno fut cette fleur. Puis cela passa.

En ce jour, à cinquante années de distance, Haru Ueno regardait la même fleur et s'étonnait que ce fût, de nouveau, un 20 mai à seize heures. Une chose, néanmoins, différait : cette fois, il la regardait en lui-même. Une autre était semblable : tout – l'iris, la cloche, le jardin – avait lieu au présent. Une dernière était remarquable : dans ce présent total se dissolvait la douleur. Il entendit un bruit derrière lui et espéra qu'on le laisserait seul. Il pensa à Keisuke qui attendait quelque part qu'il mourût et se dit : Une vie se résume à trois noms.

Haru, celui qui ne voulait pas mourir. Keisuke, celui qui ne le pouvait pas. Rose, celle qui vivrait.

Les quartiers privés où il reposait étaient ceux du moine principal du temple, lequel était le jumeau de Keisuke Shibata, l'homme grâce auquel sa vocation était advenue. Les frères Shibata descendaient d'une vieille famille de Kyōto qui, de temps immémoriaux, fournissait la cité en laqueurs et en moines. Comme Keisuke détestait également la religion et – parce qu'elle brillait – la laque, il avait choisi la poterie mais il était aussi peintre, calligraphe et poète. La chose notable dans la rencontre de Haru et Keisuke fut que, entre eux, d'abord, il y eut un bol. Haru le vit et sut ce que serait sa vie. Il n'avait

jamais rencontré une telle œuvre : le bol paraissait ancien et nouveau à la fois, d'une façon qu'il jugeait *impossible*. À côté, affalé sur une chaise, il y avait un homme sans âge et, si cela avait un sens, du même alliage que le bol. Par ailleurs, il était fin saoul et Haru faisait face à une équation également impossible – d'un côté, la forme parfaite, de l'autre, son créateur : un ivrogne. Après qu'on les eut présentés, ils scellèrent dans le saké l'amitié d'une vie.

L'amitié : le deuxième fil auquel la vie de Haru tiendrait.

Aujourd'hui campait devant lui la mort sous l'apparence d'un jardin et tout le reste, hors ces deux instants à un demi-siècle de distance, était devenu invisible. Un nuage frôla le sommet du Daimon-ji et déposa dans son sillage un parfum d'iris. Il pensa : Il n'y a plus que ces deux instants et Rose.

Rose, le troisième fil.

Avant

La rencontre de Haru Ueno et Keisuke Shibata avait eu lieu cinquante ans plus tôt chez Tomoo Hasegawa, un producteur de documentaires sur l'art pour la télévision nationale. Quoique, d'ordinaire, les Japonais reçoivent peu chez eux, on croisait dans sa maison des artistes japonais, des artistes étrangers et toutes sortes de gens qui n'étaient pas des artistes. Le lieu ressemblait à un voilier échoué sur une grève de mousse. Sur le pont supérieur, on prenait le vent par les fenêtres, y compris au cœur de l'hiver. L'arrière du bateau était accroché à un flanc de Shinnyo-dō. La proue faisait face aux montagnes de l'Est. Au début des années 1960, Tomoo l'avait conçu, dessiné, fait construire et ouvert à qui était assoiffé d'art, de saké et de fête. La fête incluait l'amitié et les rires dans la nuit. L'art et le saké étaient purs. Ils se maintenaient éternellement tels qu'en eux-mêmes. Rien, jamais, ne venait altérer leur éther.

Ainsi, depuis presque dix ans, Tomoo Hasegawa régnait sur sa colline. On disait Hasegawa san ou Tochan, en usant du diminutif affectueux des enfants. On venait et repartait à toute heure, qu'il fût là ou qu'il fût sorti. On l'aimait, on aurait voulu être

comme lui mais personne ne lui en gardait rancœur. À part cela, il adorait Keisuke, Keisuke l'adorait et, par un fait exprès, ils avaient tous les deux le même goût du froid. Quelle que soit la saison, ils parcouraient les allées du temple à demi vêtus et, à l'aube du 10 janvier 1970, Haru fut des leurs pour la première fois. Dans le petit jour, la colline avait des airs de banquise, les lanternes de pierre scintillaient, l'air sentait le silex et l'encens. Les deux autres gazouillaient dans leurs tenues légères mais Haru, qui portait un manteau épais, grelottait. Cependant, il n'y prêtait pas attention et, dans cette aurore de glacier, se découvrait en pèlerinage. La maison des siens se trouvait à Takayama mais le lieu où il avait vécu et vivrait sa vraie vie était Shinnyo-dō. Haru ne croyait pas aux vies antérieures mais il croyait en l'esprit. Désormais il serait un pèlerin. Sans cesse il reviendrait à sa juste origine.

Le Shinnyo-dō : un temple avoisinant d'autres temples, perché sur une éminence au nord-est de la ville que, par extension, Haru appelait du même nom. Partout des érables, des bâtiments anciens, une pagode de bois, des chemins pavés de pierre et, naturellement, des cimetières posés sur le faîte et les flancs de la colline, dont ceux de Shinnyo-dō et de Kurodani auxquels Haru, une fois l'argent venu, donnerait avec une égale générosité. Pendant presque cinquante ans, chaque semaine, il passerait le porche rouge, grimperait jusqu'au temple, le contournerait, continuerait vers le sud en longeant deux cimetières, en traverserait un troisième, contemplerait Kyōto à ses pieds, descendrait les escaliers de pierre de Kurodani, serpenterait vers le nord entre les

temples du complexe, retrouverait son point de départ et, à chaque instant, se saurait chez lui. Puisqu'il n'était bouddhiste que par tradition mais voulait faire s'agréger le tout de sa vie, il s'était forgé la conviction que le bouddhisme était le nom que sa culture donnait à l'art ou, du moins, à cette racine de l'art qu'on appelle l'esprit. L'esprit englobait tout. L'esprit expliquait tout. Pour une raison mystérieuse, la colline de Shinnyo-dō en incarnait l'essence. Lorsque Haru parcourait sa boucle, il parcourait la vie en son ossature nue, dépouillée de son obscénité, lavée de ses trivialités. Or, avec les années, il avait compris que ces illuminations naissaient de la configuration de l'endroit. Au cours des siècles, des hommes avaient assemblé les bâtiments et les jardins, disposé les temples, les arbres et les lanternes et, à la fin, ce labeur patient avait engendré un miracle : en arpentant les allées, on se sentait tutoyer l'invisible. Beaucoup en créditaient le mérite aux présences supérieures qui hantent les lieux sacrés mais Haru, lui, avait appris des pierres de son torrent que l'esprit naît de la forme, qu'il n'y a rien d'autre que la forme, la grâce ou la disgrâce qui en résultent, l'éternité ou la mort contenues dans les courbes d'un rocher. Ainsi, en cet hiver 1970 où il n'était encore personne, il décida que ses cendres, un jour, reposeraient là. Car Haru Ueno ne savait pas seulement qui il était, il savait également ce qu'il voulait. Il n'attendait que d'en comprendre la forme.

Par conséquent, quand il fit la connaissance de Keisuke Shibata, il vit son avenir aussi clairement qu'un bol de terre en plein jour. Ce soir-là, Tomoo

Hasegawa, jouant les mécènes, lançait chez lui une poignée de jeunes artistes atypiques. Comme à l'accoutumée, ils apportaient leurs œuvres dans le voilier de Shinnyo-dō, le tout Kyōto venait, buvait, causait puis repartait colporter leurs noms. La plupart de ces artistes étaient des électrons libres. Ils n'appartenaient pas à une école ou à une famille. Ils se voulaient, chose culturellement compliquée, *singuliers*. Ils ne copiaient pas l'art contemporain occidental. Ils travaillaient la matière de leur terre natale en lui donnant une figure inédite qui paraissait toujours japonaise mais non pas à la manière des grandes lignées. En définitive, ils convenaient au goût de Haru parce qu'ils ressemblaient à ce qu'il voulait être lui-même : jeune mais profond, fidèle mais libre d'attaches, réfléchi et, pourtant, plein d'audace.

À cette époque, les quelques galeries d'art contemporain qui voyaient le jour ne survivaient qu'en vendant aussi de l'art ancien dont le marché, très fermé, requérait qu'on y eût ses entrées. Haru, fils d'un modeste brasseur de saké des montagnes, n'avait aucune chance d'y poser un orteil. Il payait sa chambre au Daitoku-ji en participant aux tâches d'entretien du temple et ses études d'architecture et d'anglais en travaillant le soir dans un bar. Il possédait en tout et pour tout un vélo, des livres et le nécessaire à thé que lui avait donné son grand-père. Enfin, la quatrième chose qu'il possédât était un manteau, qu'il portait de novembre à mai, dedans comme dehors, torturé par le froid. Toutefois si, en ce janvier glacial, il n'avait rien, on venait de déposer dans ses mains nues une boussole magnifique.

Il pensait : Je vais faire la même chose que Tomoo mais je vais le faire en plus grand.

Il le fit. Auparavant, après un certain nombre d'autres nuits au saké, il en expliqua le projet à Keisuke et lui déclara : J'ai besoin de ton argent pour commencer. En guise de réponse, Keisuke lui conta une histoire. Vers l'an 1600, un fils de marchand désirant devenir samouraï, son père lui dit : Je suis vieux et sans autre héritier mais les samouraïs honorent la voie du thé et, pour cela, je te donne ma bénédiction. Le lendemain, Haru convia Keisuke dans sa chambre et, avec le service de son grand-père, lui prépara le thé au cours d'une cérémonie sans façon mais tout de même un peu solennelle. Ensuite ils burent du saké et conversèrent en riant. La neige qui tombait sur les temples coiffait les lanternes d'ailes de corbeau immaculées et, sans prévenir, Keisuke y alla d'un couplet sur l'inanité de la religion. Le bouddhisme n'est pas une religion, dit Haru, ou alors c'est la religion de l'art. Dans ce cas, c'est aussi celle du saké, fit valoir Keisuke. Haru en convint et ils burent encore. À la fin, il précisa la somme requise. Keisuke la lui prêta.

Après quoi Haru brilla à contourner les obstacles. Il n'avait pas de lieu, il loua un entrepôt. Il n'avait pas de réseau, il utilisa celui de Tomoo. Il n'avait pas de réputation, il s'employa à bâtir celle des autres. Il charmait tout le monde et Keisuke avait vu juste : il était profondément un marchand mais, à la différence de son père, il serait un grand marchand parce qu'il n'avait pas seulement le sens des affaires mais aussi celui du thé ou, pour le dire autrement, de la

grâce. À la vérité, il existe deux sortes de grâce. La première résulte de l'esprit né de la forme et, pour celle-ci, Haru allait à Shinnyo-dō. La seconde n'est que la première sous un angle différent mais, parce qu'elle prend une apparence spécifique, on lui donne le nom de beauté – pour celle-là, Haru allait dans les jardins zen et fréquentait les artistes. Son œil de thé sondait leurs ouvrages et en transperçait l'âme, ce qu'il résumait en disant : Je n'ai pas de talent mais j'ai beaucoup de goût. En cela il se trompait puisqu'il existe une troisième sorte de grâce dont sont infusées les deux autres et en laquelle Keisuke voyait le talent suprême. Et si, dans le cas de Haru, elle s'ancrait dans un paradoxe, elle n'en était pas moins très puissante : toute sa vie, il échouerait en amour mais en amitié il serait un maître.

L'amitié qui, pourtant, est une partie de l'amour.

Un jour, alors que Haru avait déjà largement témoigné de son goût des Occidentales, Keisuke lui avait dit :

— Pour moi, tout – la vie, l'art, l'âme, la femme – est peint d'une seule encre.

— Quelle encre ? avait demandé Haru.

— Le Japon, avait répondu Keisuke. Je n'imagine pas toucher une femme étrangère.

Pour Haru, c'était inconcevable bien qu'il comprît l'amour de Keisuke pour la sienne et, à dire vrai, qui ne l'aurait compris ? Sae Shibata était tout ce que le cœur pouvait désirer. Quand on la rencontrait, on sentait une lance s'y ficher. On n'avait pas mal, c'était comme regarder le déroulé très lent d'une action ineffable. Quelle action ? On ne savait pas, au demeurant on ne savait pas grand-chose – si elle était belle, petite, vive ou grave, personne n'aurait pu le dire. Pâle, oui. Mais sinon, il ne restait rien, seulement une présence intense avec laquelle on avait fait du chemin. Or voici qu'un soir de novembre 1975, un tremblement de terre avait fauché un arbre, Sae et la petite Yōko sur une route de la

côte près de Kaseda où vivait leur mère et grand-mère. Léger, le tremblement de terre – puis plus rien. L'arbre tombe sur la voiture et l'infini s'éteint.

— Ce n'est que le début, dit Keisuke à Haru.

— Il n'y a aucune raison que ça continue, l'assura Haru.

— Arrête de me baratiner, dit Keisuke.

— D'accord, répondit Haru.

Et il fut aux côtés du potier sans paroles inutiles dix ans plus tard, le 14 février 1985, quand Tarō, son fils aîné, mourut, de même que vingt-six ans après, le 11 mars 2011, quand ce fut le tour de Nobu, le cadet.

— Mais moi je ne peux pas mourir, dit Keisuke à la mort du premier. Ça s'appelle un destin, précisa-t-il en prenant la coupe de saké que lui tendait Haru.

— Comment le sais-tu ? demanda Haru.

— Les étoiles, dit Keisuke. Pour peu que tu saches écouter. Mais tu ne sais pas écouter, les gens des montagnes sont très cons.

En réalité, Haru Ueno était surtout brutal comme peuvent l'être parfois les gens des montagnes et, en un peu moins de dix ans, il avait réussi au-delà de toute espérance. De ses débuts, il avait gardé la pratique de louer des lieux éphémères et d'y présenter les œuvres. La seule chose qu'il avait acquise était un entrepôt de stockage. Sinon, tout avait changé : il était riche, il était puissant, on encensait ses artistes. Il y avait à cela diverses raisons, dont la brèche dans laquelle il avait su s'engouffrer et aussi, en bonne place, le fait qu'il repérait intelligemment ses poulains mais que, par un égal mélange de sincérité et de calcul, il choisissait pareillement ses acheteurs.

On n'imagine pas à quel point cela attisait le désir : on ne voulait pas seulement les œuvres, on voulait être un client de Haru Ueno. Au commencement, il officiait seul quoique Keisuke traînât souvent dans un coin pendant que se concluaient les ventes. Il y avait toujours du saké et on buvait tard dans la soirée jusqu'à ce que Haru emmène tout le monde dîner quelque part. Une fois que les autres avaient roulé sous la table, Keisuke et lui s'en retournaient à pied sous la lune. À ces heures profondes, ils parlaient de choses essentielles. Pourquoi bois-tu ? demanda Haru bien avant la mort de sa femme. Parce que je connais le destin, répondit Keisuke. Et quand Sae et la petite Yōko moururent, il lui dit : Je t'avais prévenu. Une autre fois, Haru demanda : Que gardes-tu, l'invisible ou le sublime ? Keisuke ne revint pas de quelques jours puis porta à Haru le plus beau tableau qu'il eût jamais peint. Parfois, ils admiraient seulement les étoiles en fumant et en conversant sur l'art. D'autres fois, Keisuke racontait des histoires également mêlées de littérature classique et de folklore personnel. Enfin, chacun rentrait chez soi, à deux cents pas de distance, sur les bords de la Kamo-gawa.

La Kamo-gawa – le métronome de la vie de Haru était sa promenade hebdomadaire à Shinnyo-dō mais son ancre était fichée dans les berges de la rivière qui traverse Kyōto du nord au sud et la fend en deux entités distinctes. Tous les natifs le savent : c'est à ses rives, ses allées sableuses, ses herbes folles et ses hérons que se prend le pouls de la vieille cité. Donne-moi de l'eau et une montagne, disait Keisuke, et je te façonne le monde, la vallée où serpente